

Salvatore Quasimodo

## Le cœur provisoire

traduit de l'italien par Thierry Gillybœuf

Salvatore Quasimodo (1901-1968). Poète italien et remarquable traducteur des auteurs grecs anciens, de Shakespeare, Molière, Neruda, Cummings, Arghezi, Pound ou Éluard. Considéré comme l'un des maîtres de l'hermétisme. Son œuvre exprime un refus, à la fois mystique et juvénile, de l'existence. Il obtient le Prix Nobel de littérature en 1959.

### Eaux et terres (1930)

#### ET C'EST SOUDAIN LE SOIR

Chacun est seul sur le cœur de la terre  
transpercé par un rayon de soleil ;  
et c'est soudain le soir.

#### TERRE

Nuit, ombres claires,  
berceau de l'air,  
le vent me rattrape si j'erre en toi,  
avec lui  
où sur la rive chante mon peuple  
à voiles, à nasses,  
aux enfants plus éveillés qu'à l'aube.

Montagnes sèches, plaines d'herbe nouvelle  
qui attend les troupeaux, le bétail,  
votre douleur est en moi qui me ronge.

## LE JOUR SE PENCHE

Tu me trouves désert, Seigneur,  
dans ton jour,  
banni de toute lumière.

Privé de toi je m'effraye,  
perdu, le chemin d'amour  
et même ce chant anxieux  
qui assèche mes envies  
n'est pas une grâce pour moi.

Je t'ai aimé et battu ;  
le jour se penche  
et je cueille les ombres dans les cieux :  
quelle tristesse en mon cœur  
de chair !

## ESPACE

Un rayon égal m'enferme  
au centre d'une obscurité,  
et il est inutile que je m'évade.  
Parfois un enfant y chante  
qui n'est pas le mien ; l'espace est exigu  
et sourit d'anges morts.

Il me brise. Et c'est de l'amour pour la terre  
qui est bonne bien qu'y grondent des abîmes  
d'eaux, d'étoiles, de lumière ;  
même si, paradis désertique, elle attend  
son dieu d'âme et de pierre.

## HIVER ANCIEN

Désir de tes mains claires  
dans la pénombre de la flamme  
elles avaient l'odeur du rouvre et de la rose ;  
de la mort. Hiver ancien.

Les oiseaux cherchaient le millet  
et étaient soudain de neige ;  
comme les mots.  
Un peu de soleil, un nimbe d'ange,  
et puis la brume ; et les arbres,  
et nous devenus air au matin.

## TU APPELLES UNE VIE

Fatigue d'amour, tristesse,  
tu appelles une vie  
qui en elle, profondément, porte le nom  
des cieux et des jardins.

Et c'était ma chair  
que le don du mal transforme.

## PERSONNE

Je suis peut-être un enfant  
qui a peur des morts,  
mais que la mort appelle  
parce qu'elle l'a détaché de toutes les créatures :  
les enfants, les arbres, les insectes ;  
de chaque chose qui a un cœur de tristesse.

Parce qu'il n'a plus de dons  
et que les rues sont sombres,  
et qu'il n'y a plus personne  
qui sache le faire pleurer  
près de toi, Seigneur.

## RUELLE

Ta voix parfois me rappelle,  
et je ne sais pas que les cieux et les eaux  
naissent en moi  
un filet de soleil qui se démaille  
sur tes murs qui le soir étaient  
le balancement des lampes  
des boutiques encore ouvertes  
pleines de vent et de tristesse.

Autre époque : un châssis battait dans la cour,  
et on entendait la nuit les plaintes  
des chiots et des enfants.

Ruelle : un tourment de maisons  
qui s'appellent tout bas  
et ignorait qu'elles avaient peur  
de rester seules dans l'obscurité.

## REFUGE D'OISEAUX NOCTURNES

Là-haut il y a un pin tordu ;  
il est en éveil et écoute l'abîme  
le tronc plié comme une arbalète.

Refuge d'oiseaux nocturnes,  
dans l'heure plus avancée il résonne  
d'un battement d'ailes rapides.

Mon cœur a aussi son nid  
suspendu dans l'obscurité, une voix ;  
il reste aussi à l'écoute, la nuit.

## Hautbois submergé (1932)

### REPOS DE L'HERBE

Dérive de la lumière ; tourbillons éphémères,  
zones aériennes du soleil,  
les abîmes font saillie : j'ouvre la motte de terre  
qui est mienne et je m'allonge. Et je dors :  
pendant des siècles l'herbe repose  
son cœur sur moi.

La mort me réveille :  
encore plus solitaire, plus seul,  
battement profond du vent :  
de la nuit.

### AUTOMNE

Automne paisible, je me domine  
et me sou mets à tes eaux pour boire le ciel,  
fuite exquise des arbres et des gouffres.

L'âpre douleur de la naissance  
me trouve lié à toi ;  
et en toi je me brise et guéris :

pauvre chose tombée  
que la terre ramasse.

### À LA NUIT

De ta matrice  
je m'élève sans mémoire  
et pleure.

Les anges marchent, muets  
avec moi ; les choses ne respirent pas ;

en pierre est changée toute voix,  
silence de cieux ensevelis.

Ton premier homme  
ne sait pas, mais il souffre.

## MA JOURNÉE PATIENTE

Ma journée patiente  
je te remets, Seigneur,  
maladie non guérie ;  
les genoux fendus par l'ennui.

Je m'abandonne, je m'abandonne ;  
hurlement du printemps,  
c'est une forêt  
née dans mes yeux de terre.

## OÙ LES MORTS REPOSENT LES YEUX OUVERTS

Nous chercherons des maisons silencieuses  
où les morts ont les yeux ouverts  
et les enfants sont déjà âgés  
dans le rire qui les attriste,  
et les branches battent aux vitres muettes  
au milieu de la nuit.

Nous aurons nous aussi la voix des morts,  
même si nous fûmes parfois vivants  
ou bien le cœur des forêts et de la montagne,  
qui nous poussa dans les fleuves,  
ne nous voulut pas différents des songes.

## PREMIER JOUR

Une paix de lacs sereins  
me réveille dans le cœur  
de tempêtes anciennes,  
petit monstre inquiet.

Elles sont légères à mes ténèbres  
les étoiles qui se sont effondrées avec moi  
dans les globes stériles à deux pôles,  
entre les sillons d'aurores rapides :  
amour des roches et des nuages.

Ton sang est mien,  
Seigneur : nous mourons.

## Erato et Apollion (1936)

### APOLLION

Les montagnes au sommeil profond  
couchées gisent brisées.

L'heure naît  
de la pleine mort, Apollion ;  
mes membres sont encore engourdis  
et mon cœur amnésique est lourd.

Vers toi je tends mes mains  
aux plaies oubliées,  
amour destructeur.

## À TA LUMIÈRE NAUFRAGÉE

Je nais à ta lumière naufragée  
soir d'eaux limpides.

Par des feuilles sereines  
consolé, l'air s'embrase.

Arraché aux vivants,  
cœur provisoire,  
je suis une limite vaine.

Ton don redoutable  
de paroles, Seigneur,  
j'expie assidûment.

Réveille-moi d'entre les morts :  
chacun a pris sa terre  
et sa femme.

Tu as regardé en moi  
dans l'obscurité des viscères :  
personne ne nourrit dans son cœur  
un désespoir pareil au mien.

Je suis un homme seul,  
un enfer seul.

## SOUVENT UNE RIVIÈRE

Souvent une rivière  
a l'éclat d'astres solennels,  
des ruches de souffre au-dessus de ma tête  
se balancent.

Saison des abeilles : et le miel  
est dans ma gorge  
encore toute fraîche de musique.  
Un corbeau, en plein midi tourne  
au-dessus des chars de grès`.

Airs charmeurs : ici la quiétude du soleil  
enseigne la mort, et la nuit  
les paroles de sable,  
  
de la patrie perdue.

## ÎLE D'ULYSSE

Immobile est la voix ancienne.  
J'entends les résonances éphémères,  
oubli de la pleine nuit  
dans l'eau étoilée.

Du feu céleste  
naît l'île d'Ulysse.  
Les lents fleuves portent arbres et cieux  
dans le grondement des rives lunaires.

Les abeilles, bien-aimée, nous rapportent l'or :  
temps des changements, secret.

## Poésies retrouvées

### LA SOURCE

Blanche, la source qui en brèves volutes  
– elle a à peine le souffle de l'herbe qui naît –  
s'élargit dans l'eau qui luit caressante.

Je creuse le chemin dans le soleil,  
j'arrive et me perds dans l'ombre plus fermée.

## Nouveaux poèmes (1942)

### DÉJÀ LA PLUIE EST CHEZ NOUS

Déjà la pluie est chez nous,  
qui agite l'air silencieux.  
Les hirondelles effleurent les eaux calmes  
près des petits lacs lombards,  
elles volent comme les mouettes au-dessus des petits poissons ;  
le foin sent bon derrière l'enclos des potagers.

Encore une année de consumée,  
sans une plainte, sans un cri  
soudain poussé pour vaincre le jour.

## Jour après jour (1946)

### ÉCRIT PEUT-ÊTRE SUR UNE TOMBE

Ici loin de tous, le soleil brille  
sur tes cheveux et y rallume le miel,  
déjà l'ultime cigale de l'été,  
dans son arbuste, se rappelle de nous vivants  
et la sirène qui hurle lui donne  
l'alerte sur la plaine lombarde.  
Ô voix brûlées de l'air, que voulez-vous ?  
L'ennui monte à nouveau de la terre.

### ÉLÉGIE

Froide messagère de la nuit,  
tu es revenue limpide aux balcons  
des maisons détruites, pour illuminer  
les tombes inconnues, les restes abandonnés  
de la terre fumante. Ci-gît  
notre songe. Et solitaire tu montes  
vers le nord, où chaque chose s'achemine  
sans lumière vers la mort, et tu résistes.

## La vie n'est pas un songe (1949)

### MON PAYS EST L'ITALIE

Plus les jours s'éloignent dispersés  
et plus ils retournent dans le cœur des poètes.  
Là-bas les camps de Pologne, la plaine de Kutno  
avec les collines de cadavres qui brûlent  
dans les nuées de naphte, là-bas les barbelés  
pour la quarantaine d'Israël,  
le sang entre les épaves, l'exanthème torride,  
les chaînes des pauvres morts depuis longtemps  
abattus sur les fosses qu'ils creusèrent de leurs propres mains,  
là-bas Buchenwald, la paisible forêt de hêtres,  
ses fours maudits ; là-bas Stalingrad  
et Minsk sur les marais et la neige putréfiée.  
Les poètes n'oublient pas. Oh la foule des lâches,  
des vaincus, des pardonnés par la miséricorde !  
Tout est emporté mais les morts ne se vendent pas.  
Mon pays est l'Italie, ennemi doublement étranger,  
et je chante son peuple et les plaintes  
que couvre la rumeur de sa mer,  
le deuil limpide des mères, je chante sa vie.

## Le vrai et le faux vert (1953)

### DANS LES FILETS D'OR

Dans les filets d'or pendent les vives répugnantes.

## La terre incomparable (1958)

### VISIBLE, INVISIBLE

Visible, invisible  
le charretier à l'horizon  
dans les bras de la rue appelle  
et répond aux voix des îles.  
Moi non plus, je ne vais pas à la dérive,  
le monde tourne autour, je lis  
mon histoire comme le veilleur de nuit  
les heures de pluie. Le secret a des marges  
heureuses, des stratagèmes, des attractions difficiles.  
Ma vie, habitants cruels et souriants  
de mes chemins, de mes paysages  
n'a pas de poignée aux portes.  
Je ne me prépare pas à la mort,  
je suis le principe de toutes choses,  
la fin est une surface où voyage  
l'envahisseur de mon ombre.  
Moi, je ne connais pas les ombres.

## Donner et avoir (1966)

### DONNER ET AVOIR

Tu ne me donnes rien, tu ne donnes rien  
toi qui m'écoutes. Le sang  
des guerres a séché,  
le mépris est un désir pur  
et ne provoque pas de réaction  
de la part de la pensée humaine,  
hors de l'heure de la pitié.  
Donner et avoir. Dans ma voix  
il y a au moins un signe

de géométrie vivante,  
dans la tienne, un coquillage  
mort plein de plaintes lugubres.

## L'ÉGLISE DES NOIRS À HARLEM

L'église des Noirs à Harlem  
est au premier étage d'une maison et ressemble  
à un atelier. On y entre comme pour acheter  
un fétiche ou un souvenir sacré.  
Il y a un autel décoré  
comme certains gâteaux du Sud, avec des rotondes  
Rouges, bleues, jaunes.  
Le prêtre prie en silence  
les yeux blancs les femmes à la peau  
noire tomberont en transe  
dans l'angoisse du Dieu chrétien. Une, deux,  
pénétrées par le souffle invisible elles dansent  
à se rompre, se convulsent d'un côté et de l'autre,  
crucifiées légitimes, vaincues et victorieuses,  
armées de leur âme arrachée.  
Les possédées chantent, Dieu les regarde  
depuis les nues baroques dans l'odeur des bougies humaines  
qui brûlent d'espoir et de douleur.

## JE N'AI RIEN PERDU

Je suis encore ici, le soleil tourne  
sur les épaules comme un faucon et la terre  
répète ma voix dans la tienne.  
Et le temps visible recommence  
dans l'œil qui parcourt la lumière.  
Je n'ai rien perdu.  
Perdre c'est partir de là,  
en suivant une carte du ciel  
le long des mouvements des songes, un fleuve  
plein de feuilles.

## IL SUFFIT D'UN JOUR POUR ÉQUILIBRER LE MONDE

L'intelligence la mort le rêve  
nient l'espoir. Cette nuit  
à Brasov dans les Carpathes, entre les arbres  
non miens je recherche dans le temps  
la dame de mon cœur. La chaleur fendille  
les feuilles des peupliers et je  
me dis des mots que j'ignore,  
je renverse les pays de la mémoire.  
Une obscurité jazzie, des chansons italiennes  
passent bouleversées sur les couleurs des iris.  
Dans le ruissellement des fontaines  
ta voix s'est perdue :  
il suffit d'un jour pour équilibrer le monde.